



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

MODES.

Après avoir passé quelques semaines à Londres, M^{lle} Desboroff¹ vient d'être rendue aux modes parisiennes, dont elle est un des plus gracieux éléments. L'absence qui, en toute chose, semble doubler le mérite, paraît avoir donné un nouveau prix aux créations de la jeune modiste, dont les salons offrent, dans ce moment, la réunion des plus piquantes nouveautés de l'hiver.

Ce sont foule de petites coiffures en rubans, en blondes, en gaze lamée; les unes forment des demi-turbans si frais et si légers, qu'ils doivent être appelés sur les plus jolies têtes et dans les plus élégants salons.

Nous en citerons un en velours ponceau autour duquel serpentait une barbe de

blonde qui venait former un nœud des deux côtés, au-dessus des oreilles, et dont les bouts flottants retombaient sur le cou; cette petite coiffure laissait les cheveux de derrière entièrement à découvert.

D'autres en velours vert émeraude, bleu de France ou grenat parsemés de broderies d'or, ayant une double rangée de franges formées de toutes petites perles d'or, retombant, en s'arrondissant, de chaque côté des joues.

Des petites coiffures en rubans de satin ou de velours de couleurs mélangées, telles que vert et rose Chine, gros bleu et cerise, liséré d'or. Ces rubans, s'entrelaçant au-dessus de la tête, forment de grosses touffes de coques de chaque côté.

D'autres coiffures du même genre, formées en rubans de velours épinglé rosée, posé sur une barbe de blonde, dont les

¹ Rue Luxembourg, 35.

bouts relevés formaient des coques qui s'entremêlaient à ceux du velours.

Des demi-bonnets en blonde sans fond, formant papillon des deux côtés, et se rejoignant sur la nuque. Sous chaque papillon, des branches de muguet rose soulevaient la blonde et retombaient sur le cou. Ces branches se prolongent en petite guirlande étroite qui soutient la blonde derrière la tête.

Beaucoup de petites coiffures formées d'une fanchon en blonde, serrée des deux côtés sous une touffe de boutons de roses, de géranium ou de coques de rubans. De ces touffes se détachent quelques branches qui, en passant le long des joues, soutiennent le bout du fichu contre les cheveux.

Il existe une foule de coiffures plus jolies les unes que les autres, dont la description est impossible, mais qui toutes attestent que le bon goût de M^{lle} Desboroff, l'élégance et la distinction de ses créations lui assurent plus que jamais son rang parmi les célébrités de l'époque.

CARTIER. — Qui de nous n'a vu à chaque saison de l'année les plus ravissantes jeunes femmes, les élégantes les plus distinguées de nos salons, et toutes celles-là aux charmantes têtes blondes ou brunes, prenant tour à tour une couronne de princesse ou une guirlande de roses ; qui n'a vu, disons-nous, toutes ces ravissantes créatures d'élite se parer des fleurs que le talent de Cartier¹ sait si bien offrir aux élégances parisiennes ? — Eh bien ! si quelque chose aujourd'hui manque à nos souvenirs, disons au moins que, chez l'habile fleuriste, rien ne manque comme nouveauté, perfection, ensemble de tout ce que les fleurs produisent de plus frais, de plus riche, de plus charmant, prêt à composer les parures de l'hiver.

Nous aurions une longue nomenclature à vous dire, s'il fallait répéter toutes ces compositions de bouquets et feuillages mélangés qui vont faire les ornements des chapeaux d'hiver ; — ces fleurs exotiques, celles-là imitées au fond des bois ou aux bords des fleuves ; ces autres dont nos serres les plus précieuses offrent les modèles, et tout ce que la nature enfin produit de ré-

pétitions charmantes, à cette heure, dans les salons de Cartier.

Pour les coiffures en cheveux, ce sont des guirlandes à la *Marie Stuart*, à la *Cérès*, à la *Diane de Poitiers*, à la *Paquita*, à la *Sévillienne*, et les *Mancini*, et les *gerbes* et *ré-silles* de toute espèce en fleurs si légères, si diaphanes, si artistement *mouvementées* sur la tête, qu'elles semblent suivre les ondulations de l'air, et effacer à tout jamais le règne des fleurs naturelles : — mode éphémère comme le caprice qui la produit.

Une des attractions de la maison Cartier, c'est le goût avec lequel elle compose immédiatement sur votre physionomie les plus charmantes coiffures, dans lesquelles s'entremêle une barbe ou un fichu de blonde. — Ces coiffures, montées sur des petites carcasses couleur cheveux imperceptibles, sont d'un avantage que chacun peut apprécier autant par leur facilité à se placer que par le charme qu'elles donnent à la physionomie.

Jamais maison n'aura offert des fleurs plus belles, plus nouvelles et plus rares que celles réunies pour cet hiver dans les salons de Cartier. Parmi celles appelées aux plus grands succès, on cite beaucoup dès aujourd'hui le *basilier de l'Inde*, la *myrtille des Alpes*, le *ribes sanguineux*, des *touffes de fleurs et de haies du bedera sylvestris*, des *ombelles*, de petits œillets mignardises, des *groupes de petites roses banksia*, des *branches de ronces sauvages fleurs et fruits*, des *bruyères des bois et de serre*, des *fuschia*, des *œnothères*, des *fougères*, etc., etc.

Pour la saison des bals, une foule de nouveautés que nous dévoilerons lorsque les salons seront ouverts.

EXPLICATION DE LA GRAVURE.

Toilette de promenade. — Robe en pékin ornée de passementerie, en velours en relief ; corsage Dubarri ouvert carrément sur la poitrine, et manches demi-longues. Chapeau en crêpe à bandes de velours et bouquet de plumes nuancées. Châle cache-mire.

Toilette de visite. — Redingote en satin à la reine ornée d'attaches en passementerie ; châle de velours garni de dentelle ; chapeau de crêpe orné d'un voile de blonde et de roses trémières en dedans de la passe ; souliers de satin et bas de soie.

¹ Rue Louis-le-Grand, 32.

LES SAUTS DU LIT.

Voilà un mot nouveau, joli, coquet, un mot qui commence son entrée dans la mode et va prendre toutes les couleurs, s'appliquer à tous les tissus, convenir à toutes les femmes.

Le saut du lit, vous le comprenez déjà à moitié, porte en lui toute la signification de son nom. Il appartient à ce premier moment de la journée où la jeune femme ouvre les yeux et étudie derrière ses rideaux de lampas si le soleil est assez brillant pour décider son réveil, et amener sur ses lèvres le sourire qu'elle doit donner à la matinée qui commence.

Et lorsqu'elle s'est assurée que l'heure attendue est sonnée, c'est alors qu'elle place ses petits pieds dans les pantoufles de satin ouatée, que Caux¹ lui a envoyées la veille, et qu'elle jette sur ses épaules *le saut du lit*, apprêté sur sa causeuse, et dont M^{me} Payan² lui a consacré les prémices.

C'est que pas une ne sait aussi bien que M^{me} Payan comprendre les nécessités utiles aux coquetteries de la vie des femmes; c'est qu'après avoir créé pour elles les plus admirables fantaisies pour les toilettes du jour et du soir, elle a pensé qu'il fallait porter ses recherches sur ce premier costume, qui s'adapte à la hâte à l'heure du réveil.

Mais comme cette heure a aussi des charmes et des souvenirs, comme M^{me} Payan sait très-bien quelle influence peut avoir sur l'humeur d'une femme une impression de tristesse ou de satisfaction, elle a voulu, pour qu'elles fussent contentes d'elles-mêmes dès la première heure du jour, leur procurer ce costume commode et charmant qu'on appelle *le saut du lit*.

Ces sauts du lit consistent en un demi-peignoir, avec jupes pareilles, ainsi que l'on en voit nombre d'imitations depuis que M^{me} Payan les a créés; — mais ce qui ne se verra nulle part, c'est la variété, les goûts piquants de ces négligés exécutés en jaconas avec broderies anglaise, en mousseline doublée de Florence, en taffetas avec hautes garnitures pareilles festonnées, en cachemire uni entouré d'un large galon, toutes compositions qui se placent dans les trous-

seaux distingués et chez les femmes les plus élégantes.

Pour les toilettes plus simples, pour celles surtout que nécessite le changement de saison, M^{me} Payan prépare des *sauts du lit* qui feront les délices du réveil de toutes les femmes; les uns en mérinos très-fin gris doublé de cerise et entouré de petits galons cerise, en mérinos vert anglais entouré de galons gros vert, ou bleu de France, avec galons gros bleu, et doublé de la même nuance; en mérinos tout blanc entouré de franges et franges au bas du jupon; — en jolie flanelle écossaise ou unie, avec des ornements simples et solides, comme un large velours noir posé à plat tout autour; un ruban gros grains plissé à la vieille et arrêté des deux côtés, ou trois lacets en laine de la couleur dominante dans la robe. — On comprend que les peignoirs sont sans taille, froncés sur une pièce d'épaule. Quelques-uns ont une pèlerine avec ouverture pour passer les bras. — Enfin, on en voit de tous les genres imaginables chez M^{me} Payan, et ayant cet avantage précieux d'être tout prêts à être mis, et certains d'aller toujours bien.

Nous parlerons une autre fois des nouvelles et ravissantes nouveautés en lingerie qui vont apparaître dans cette maison.

L'article UNE CHASSE A SAINT-GERMAIN, que nous avons publié dans notre dernier numéro, est emprunté à la *partie inédite* de la rédaction du journal LE VOLEUR. — Ce journal ne se contente plus en effet de composer ses colonnes (ainsi que l'indique son titre) avec les meilleurs articles parus dans les autres publications, il a encore ajouté à sa rédaction une partie complètement inédite. — Nos écrivains les plus aimés se sont empressés d'offrir leur collaboration au journal LE VOLEUR, de telle sorte qu'aujourd'hui cette publication s'est placée au premier rang parmi nos revues les plus remarquables, les plus complètes et les plus intéressantes sous tous les rapports.

¹ Boulevard des Italiens, 11. — ² Rue Vivienne, 15.

**POURQUOI L'ON DIT A L'OCCASION UN
COUP DE JARNAC.**

M. de Jarnac passait pour s'être vanté d'une bonne fortune criminelle; M. le dauphin était accusé d'avoir fait circuler ce bruit fâcheux; M. de la Châtaigneraie, favori du prince, prenait le délit à son compte et prétendait qu'il n'avait fait que répéter une chose dont M. de Jarnac s'était vanté tout haut devant lui. Aussitôt M. de Jarnac envoyait un cartel à M. de la Châtaigneraie; le roi intervenait et défendait le combat; on attendait alors que le roi mourût, et lorsque le dauphin montait sur le trône, son premier soin était de raviver la querelle et de permettre le duel, dans lequel son favori semblait avoir toutes les chances d'une victoire sûre et facile. Ce la Châtaigneraie, en effet, était un bretteur consommé, un maître spadassin, taillé en Hercule et doué de l'adresse la plus meurtrière.

Jarnac, au contraire était un petit jeune homme, mince, fluët, élégant, efféminé, et qui s'était toujours beaucoup plus occupé de plaire aux dames que des'exercer dans l'art de l'escrime. Le terrain choisi pour le duel était une vaste place qui s'étendait sous les fenêtres du château de Saint-Germain : l'heure fixée était sept heures du soir. — « Je n'aime pas à me lever matin, avait dit la Châtaigneraie; dans la journée il fait trop chaud; je veux me battre avant le coucher du soleil, et, aussitôt après le combat, nous nous mettrons à table, car je donne à souper à mes amis. — C'est bon, avait répondu le roi Henri II, et tu feras mettre un couvert pour moi, car je veux être des vôtres. » La veille du jour fatal, Jarnac venait de faire ses dévotions, lorsqu'il vit entrer chez lui un homme qu'il ne connaissait pas et qui lui souhaita le bonjour avec un accent italien très-prononcé. Au même moment, la Châtaigneraie venait d'entrer chez le roi, où se trouvaient réunis de nombreux courtisans, et, après quelques bonnes plaisanteries sur le prochain trépas de ce pauvre Jarnac, le roi dit à son favori : — « Voici pour te mettre en joyeuse humeur et te faire combattre plus allègrement. » Il lui donna un parchemin qui n'était rien moins que le brevet de colonel-général de l'infanterie; singulière fortune pour un jeune

homme de vingt-six ans. Cependant l'homme à l'accent italien, interrogé par Jarnac, répondit : — « J'arrive de Ferrare, et je vous suis adressé par la marquise Strozzi. » Cette marquise était une jeune femme que Jarnac avait connue à la cour de France, et qui avait épousé depuis peu un seigneur des États-Romains. L'étranger poursuivit : — « Sachant que vous aviez sur les bras un duel dangereux, la marquise m'envoie vers vous, afin que je vous tire d'affaire à votre honneur et satisfaction, car je suis maître en fait d'armes; je me nomme Tomaso Malatesta; je sais passablement mon métier, et j'ai déjà rendu service à plusieurs gentils-hommes inexpérimentés, qui ont couché sur le pré les champions les plus redoutables, grâce à une botte secrète que je vais vous enseigner. »

Le lendemain, dix mille spectateurs étaient rangés autour de la lice, et le roi se tenait au balcon avec toute la cour. La plupart des assistants, les dames surtout, faisaient des vœux pour Jarnac, et ce fut une vive émotion quand on le vit, avec sa petite taille et son bras qui semblait si débile, avancer lentement sur le terrain et se tenir en arrêt contre son gigantesque adversaire, qui fondit sur lui avec impétuosité. Mais, dès le premier assaut, la Châtaigneraie tomba; Jarnac lui avait fendu le jarret au moyen du coup de Tomaso Malatesta, qui depuis s'appela le coup de Jarnac. Le droit du vainqueur était d'achever le vaincu; le roi jeta son gant en signe de merci, essayant vainement de sauver son favori. La Châtaigneraie pouvait survivre à sa blessure, mais non pas à son humiliation : il arracha l'appareil mis sur sa plaie et mourut le troisième jour.

EUGÈNE GUINOT.

**NAPOLÉON ET L'HOMME EXTRAORDINAIRE
DU DUC DE FELTRE.**

Ce qui donnait surtout une grande force à l'administration pendant le gouvernement impérial, c'était le soin que mettait Napoléon à s'entourer de gens de grande capacité. Lorsque, dans la foule, il apercevait un homme de mérite, il l'en retirait aussitôt, et savait le rendre utile à l'État. Cette



5 Octobre 1848.

Barreau.

2383.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

*Redingote en taffetas forme Dubarry avec garniture en papi. en relief de Torre Delisle. Robe mont.
 et Boutons de Torre D. Châle gazein. Dentelle. Violar. Plumes et Fleurs Chagot. Moush.
 Chapron. Vase de Lahoche. Boire.*

Mess. S. & J. Fuller, 24, Rathbone Pl. Lond.

Ayuntamiento de Madrid



disposition de Napoléon à élever le talent fut un jour bien près de tomber à faux.

Le duc de Feltre, ministre de la guerre, avait un chef de division nommé X..., homme de cinquante ans environ, honnête et laborieux, mais dont le travail se bornait à recevoir de tous les points de l'Europe et de la France des états de situation qu'il dépouillait, dans la vue d'établir combien de soldats étaient présents sous les armes, combien en congé, combien aux hôpitaux. Cette occupation constante avait fait de M. X... une mécanique à additions; il additionnait ses bataillons au bureau, dans la rue, à table, au lit; ses rêves et ses cauchemars redemandaient à sa femme épouvantée une compagnie égarée, une escouade perdue; il mêlait ses chiffres et ses colonnes à ses communications, même d'amitié ou de simple politesse, et vous aurait volontiers incorporé pour porter au grand complet le régiment où un homme lui manquait. M. X... avait, en outre, la mémoire des lieux où était situé chaque corps de troupes; sa tête était un véritable *livret d'emplacement*.

Le développement de l'un de ces vastes projets qui ébranlaient le monde, conduisant Napoléon à jeter les bases d'une nouvelle organisation militaire, il travailla plusieurs jours avec le duc de Feltre, homme d'un sens droit, d'une raison éclairée, mais dont la mémoire n'avait rien de comparable à celle de M. X... Les séances commençaient à devenir laborieuses pour le duc de Feltre, attendu que Napoléon demandait incessamment où était le dépôt du 42^e, du 54^e, du 108^e, et que le pauvre duc, à chaque nouvelle question, feuilletait, tournait et retournait l'énorme dictionnaire dont l'avait chargé M. X... « Je crois, dit avec timidité le duc harassé, que la présence de M. X..., chef de la division du mouvement des troupes, pourrait être ici utile à votre Majesté. — Faites-le venir. »

A ces mots, un officier d'ordonnance part, arrive au ministère, emballe le pauvre M. X..., l'amène aux Tuileries, et le lance dans le cabinet de Napoléon. Toute autre mémoire que celle de M. X... eût été troublée de ce mouvement et de cette présentation; rien ne pouvait altérer la sienne. « Bonjour, monsieur? où sont les trois premiers bataillons du 48^e? — A Ratisbonne.

— Le quatrième? — A Ancône, armée d'Italie. — Le cinquième? — A Victoria, 4^e corps de l'armée d'Espagne. — Et son dépôt? — Ostende. — Présents sous les armes? — 3,555 — Hôpitaux? — 223. — Les congés? — 44. — Détachés? — Deux compagnies du cinquième. — Aux eaux? — 3. »

A ce dialogue, dont l'épreuve s'étendit immédiatement à plusieurs corps, avec la même rapidité dans les questions, et le même aplomb dans les répliques, Napoléon reste frappé d'étonnement. Il tire à part le duc de Feltre: « Vous avez là, lui dit-il, un homme extraordinaire. » Puis, se tournant vers M. X...: « Vous pouvez vous retirer; vous aurez de mes nouvelles. M. le duc de Feltre, reprend Napoléon, vous me proposerez demain M. X... à la place de conseiller d'état. — Je prie votre Majesté de me permettre de lui faire observer que M. X... n'a que des chiffres dans la tête; il ne saurait pas même rédiger un rapport, et serait d'une entière nullité au conseil d'État. — Eh bien! vous doublerez ses appointements. »

M. X... eut donc 24,000 francs de traitement pour ses chiffres exacts et son heureuse mémoire.

LES OUVERTURES DE ROSSINI.

Les ouvertures de Rossini sont des chefs-d'œuvre, et le maestro, dans une lettre intime, a fait connaître ses procédés: il posait comme une règle générale et invariable d'attendre la veille même de la première représentation pour composer son ouverture.

« Il n'y a rien, dit-il, qui pousse à l'inspiration comme la nécessité, comme la présence agaçante d'un copiste qui attend votre œuvre, lambeau par lambeau; comme la vue sinistre d'un directeur au désespoir qui s'arrache des poignées de cheveux.

» Les vrais chefs-d'œuvre du genre n'ont pas été composés autrement.

» En Italie, de mon temps, les directeurs étaient tous chauves à trente ans.

» J'ai composé l'ouverture d'*Otello* dans une petite chambre du palais de Barbaja, où ce plus féroce et ce plus chauve des directeurs m'avait enfermé de force, en compagnie d'un simple macaroni à l'eau, et

avec menace de ne m'en laisser sortir vivant qu'avec la dernière note de ladite ouverture.

» J'ai composé l'ouverture de *la Gazzaladra*, non pas la veille, mais le jour même de la première représentation, dans les combles du théâtre de la Scala, à Milan, où m'avait relégué le directeur, en véritable émule de Barbaja, sous la garde de quatre machinistes.

» Ces quatre bourreaux avaient pour mission de jeter mon œuvre, phrase par phrase, du haut de la lucarne, à des copistes qui se tenaient en bas, dans la cour du théâtre, transcrivaient cela et l'expédiaient au fur et à mesure au chef d'orchestre, qui le faisait répéter.

» A défaut de feuillets à jeter, c'était moi que les barbares avaient ordre de lancer par la fenêtre aux copistes.

» J'ai fait mieux pour l'ouverture du *Barbier* : je ne l'ai pas composée du tout, c'est-à-dire qu'au lieu de celle que j'avais primitivement écrite pour cet opéra extrêmement *buffa*, on s'est servi de celle que j'avais écrite pour un autre ouvrage : *Élisabeth*, opéra excessivement *seria*.

» Le public a été enchanté de la substitution.

» J'ai composé l'ouverture, ou, pour mieux dire, l'introduction instrumentale du *Comte Ory*, en pêchant à la ligne, les pieds dans l'eau, à Petit-Bourg, en compagnie de M. Aguado, qui ne cessait, pendant tout le temps, de me parler finances espagnoles, ce qui m'ennuyait on ne peut davantage.

» J'ai composé l'ouverture de *Guillaume Tell* dans des conditions analogues, au milieu d'un appartement que j'occupais sur le boulevard Montmartre, et où se réunissait jour et nuit tout ce que Paris renfermait alors de gens saugrenus, qui s'en venaient fumer, boire, causer, hurler, piaffer, blaguer à mes oreilles tandis que je travaillais avec acharnement, afin d'avoir à les entendre le moins possible.

» Je n'ai pas composé la moindre ouverture pour *Moïse*, ce qui est encore bien plus facile. C'est cette recette qu'a employée, lui aussi, mon excellent ami Meyerbeer pour *Robert le Diable* et les *Huguenots*, et il paraît s'en être parfaitement trouvé. On m'assure qu'il s'en est servi également pour le *Pro-*

phète. Il ne pourra que s'en applaudir comme toujours. »

THÉÂTRES.

LA SAISON D'HIVER A L'OPÉRA.

La saison d'hiver, à l'Opéra, s'annonce précédée du programme le plus riche et le plus brillant. Dans les premiers jours d'octobre, Saint-Léon et M^{me} Cerrito vont paraître dans *la Fille de marbre*, qui a obtenu tant de succès l'an dernier, et monter tout de suite deux ballets nouveaux. Perrot, le danseur, doit arriver dans deux mois. *Jeanne la Folle*, opéra en cinq actes, sera représentée le 15 octobre ; le rôle de Jeanne est confié à M^{lle} Masson. Dès le lendemain, le *Prophète*, de M. Meyerbeer, sera mis en répétition. Pour interpréter les personnages principaux de cet ouvrage si capital et si impatiemment attendu, Roger et M^{me} Viardot-Garcia ont été engagés. Ce sont donc deux ballets et deux opéras nouveaux en cinq actes, et des débuts importants promis au public pour la saison d'hiver.

VAUDEVILLE. — Réouverture. — *L'Avenir dans le Passé*. — *Le Chemin de traverse*.

Pour le coup, voici le Vaudeville bien décidément ouvert et fort résolu à ne plus se fermer !

Nous pouvons mettre un dernier point à l'histoire des tribulations de ce théâtre.

Une ère nouvelle commence, ère de plaisirs pour le public et de prospérité pour le théâtre. Des pièces gaies, bien venues et littéraires, des actrices jeunes, jolies et intelligentes, des acteurs pleins de mérite et de zèle, en voilà trois fois autant qu'il faut pour vivre à une entreprise dramatique l'âge respectable du patriarche Malthusalem.

La petite pièce a été jouée avant la grande, conformément à la règle exceptionnelle qui régit les représentations d'ouverture.

Tenez pour assuré que cette petite pièce, qui a un si grand titre, est l'un des plus gais chefs-d'œuvre du genre, et des mieux réussis.

MM. Jules Cordier et Clairville, ces deux

filis siamois du succès, ont supposé qu'un paradis placé entre ciel et terre est réservé aux ouvrages du Vaudeville qui ont été jusqu'aux nues, c'est-à-dire qui ont atteint cent représentations. Voici donc les *Deux Edmonds*, *Arlequin afficheur*, *Marie Mignot*, *Scarron*, le *Cabaret de Lustucru*, *Madame Grégoire*, *Ketty*, *Faublas*, *Fanchon la vieilleuse*, un *Duel sous le cardinal Richelieu*, *Madame Dubarry*, *Cendrillon*, *Pages et Poissardes*, les *Mémoires du Diable* et vingt autres qui viennent poser tour à tour, sous les traits du principal personnage de ces vaudevilles illustres.

Chacun dit la sienne, mais le dit de la façon la plus spirituelle et la mieux tournée.

Mille couplets, mille vers, mille traits acérés sont accueillis tour à tour par des rires bruyants ou d'enthousiastes applaudissements; le public se les fait répéter; il voudrait faire bisser la pièce tout entière, mais ce *bis-là* est renvoyé au lendemain, et nous doutons que peu se refusent la satisfaction de l'entendre exécuter.

Quant au *Chemin de traverse*, c'est une comédie-vaudeville très-soigneusement écrite, très-babilement menée par MM. Dumanoir, Dennery et Clairville.

Ces auteurs se sont inspirés on ne peut plus heureusement du magnifique roman de Jules Janin, que tout le monde a lu, que tout le monde voudra voir mis en scène, et dont, par ces motifs, nous devons constater la complète réussite, en nous bornant à payer un tribut mérité d'éloges à Félix, à Luguët, à M^{me} Albert, à M^{me} Paul-Ernest; nous devrions aussi payer un même tribut aux acteurs du prologue, mais il faudrait les nommer tous.

ENCORE TOM-POUCE.

Voici une grande nouvelle qui arrive par la dernière correspondance des États-Unis. Tom-Pouce reparait à l'horizon.

Paris entier se rappelle Tom-Pouce, ce nain d'Amérique, qui est à Napoléon ce que le rat est à l'éléphant, ce que la butte Montmartre est aux Alpes.

On a beaucoup contemplé, il y a quatre ans, son épée qui était, disait-on, une épingle d'or, une épingle à cheveux, donnée par la reine Victoria.

Il me semble encore voir sur les boulevards cet attelage lilliputien qui le menait de la place de la Madeleine à la salle des Concerts-Vivienne.

Le carrosse paraissait taillé dans le ventre d'une citrouille. On avait placé sur le siège un marmot de huit ans en costume de chevalier du temps de Louis XV.

Le tout était trainé par deux chevaux café au lait qui n'étaient guère plus gros que des levrettes.

Tom-Pouce courait l'Europe dans cet attirail: il voyait pleuvoir autour de lui l'or, les bank-notes et les friandises.

Tout change avec le temps. Tom-Pouce s'est dit un jour:

— J'ai quatre fois plus de numéraire qu'il n'en pourrait tenir dans mon carrosse; c'est bien assez. Arrêtons-nous.

Il transporta alors ses économies aux États-Unis. Cela se montait à cinq cent mille dollars, c'est-à-dire à un million et demi.

On s'émerveilla beaucoup dans le congrès à l'aspect d'une somme si gigantesque.

Chacun se mit aux pieds de Tom-Pouce. On aime beaucoup l'argent dans la vertueuse république des États-Unis. Les flatteurs arrivèrent en foule. On traitait le nain de grand homme.

— Établissez une usine sur les rives du grand lac Ontario, lui disaient les négociants.

— Fondez plutôt une manufacture de romans au pied de la cataracte du Niagara, répliquait M. Fenimore Cooper.

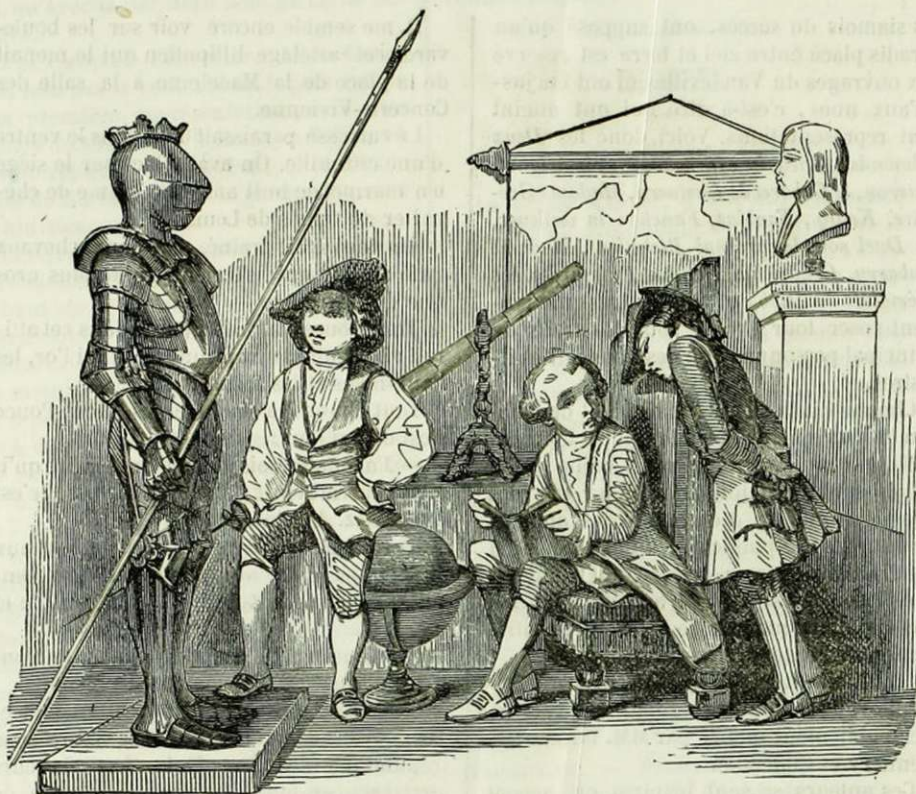
— Il y a mieux que cela à faire, objectait M. Frédéric Gaillardet, le collaborateur de M. Alexandre Dumas dans la *Tour de Nesle*: jetez-moi les fondements d'un théâtre sur les Montagnes-Rocheuses, il y viendra chaque soir un public immense de toutes les tribus de l'Amérique.

Tom Pouce laissa dire, il avait une idée fixe, c'était de devenir grand propriétaire.

Il réunit ses cinq cent mille dollars, et acheta un tiers au moins de la république du Texas.

Voilà précisément pourquoi il reparait à l'horizon, voilà pourquoi il revient en France.

A ce Numéro est jointe la planche 2383.



MAGASIN DES ENFANTS,

n° 1, Boulevard des Italiens, n° 1.

Seul Journal ILLUSTRÉ EN COULEURS qui paraisse en France.

Au moment des vacances, le *MAGASIN DES ENFANTS* devient une véritable publication d'actualité. C'est un des meilleurs ouvrages qu'on puisse mettre entre les mains des enfants. — C'est non-seulement une lecture pleine d'attrait, une recreation toujours nouvelle, mais c'est aussi un ouvrage sérieux et essentiellement instructif sous une forme amusante. Les illustrations colorées, en parlant à la fois aux yeux et à l'imagination des enfants, ajoutent à la lecture du texte un charme nouveau et une lucidité plus grande. C'est surtout dans une très-intéressante histoire de notre armée française, dont le *Magasin des Enfants* poursuit depuis quelque temps la publication, que cet art nouveau de l'illustration en couleurs reçoit une remarquable application : ainsi, c'est une charmante série de tous les uniformes des armées françaises, divisée par époques et par armes différentes. Cette seule série d'articles, qui composerait un volume plein de verve, d'esprit, de documents curieux, de piquantes notices historiques, est un album de costumes de la plus parfaite exécution et de la plus rigoureuse exactitude. Dans la série des *Esquisses historiques*, M^{me} Eugénie Fou, avec ce style si charmant et si naïf qui l'a tant fait aimer des enfants, nous déroule, sous la forme de contes et de nouvelles, toute notre histoire de France.

Les éditeurs du *Magasin des Enfants*, comprenant tout le succès d'actualité que doit obtenir cette publication à l'époque des vacances, ont séparé le journal en deux séries et reçoivent les abonnements pour six mois.

Le *Magasin des Enfants* paraît chaque mois, en livraison de trente-deux pages grand in-8°.

Prix de l'abonnement : UN AN : Paris, 8 fr. — Départements, 10 fr. — Etranger, 12 fr. — SIX MOIS : Paris, 4 fr. — Départements, 5 fr. — Etranger, 6 fr.

On s'abonne : 1° Au bureau du *Magasin des Enfants*, boulevard des Italiens, 1, à Paris : — 2° chez tous les Libraires de la France et de l'Etranger : — 3° en s'adressant aux bureaux des Messageries : — 4° en envoyant au bureau du Journal un bon sur la poste ou un mandat sur Paris.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.